



Entrée en matière

Pour commencer

Fille du réalisateur Jean-Louis Bertuccelli (*Docteur Françoise Gailland*, 1976), Julie Bertuccelli est née en 1968 à Boulogne-Billancourt. Après des études en hypokhâgne puis khâgne et une maîtrise de philosophie (1989), celle-ci décide de suivre une formation de documentariste aux ateliers Varan en 1993. L'année suivante, elle tourne *Un métier comme un autre*, premier de la quinzaine de documentaires que sa filmographie compte aujourd'hui. Toujours le fruit d'un long travail en immersion, ses films portent sur des sujets aussi divers que la justice (*La Fabrique des juges*, 1997), les galeries Lafayette (*Bienvenue au grand magasin*, 1999), le cinéaste géorgien Otar Iosseliani (*Otar Iosseliani, le merle siffleur*, 2006) ou la féministe Antoinette Fouque (*Antoinette Fouque, qu'est-ce qu'une femme ?*, 2008). À chaque fois, la réalisatrice porte un regard chaleureux et empathique sur celles et ceux qu'elle montre à l'écran.

Parallèlement à ses débuts de documentariste, Bertuccelli travaille comme assistante auprès de cinéastes tels que Krzysztof Kieslowski (*Bleu*, 1993 ; *Rouge*, 1994), Bertrand Tavernier (*L'Appât*, 1995), Emmanuel Finkiel (*Madame Jacques sur la croisette*, 1996) ou Otar Iosseliani (*Brigands, chapitre VII*, 1996).

En 2002, la cinéaste réalise sa première œuvre de fiction, *Depuis qu'Otar est parti...*, une émouvante histoire réunissant trois générations de femmes, qui lui vaut d'être découverte par le grand public et reconnue par ses pairs qui lui décernent le César du meilleur premier film. Quelques années plus tard, après avoir tenté d'adapter *Le Baron perché* d'Italo Calvino, elle tourne son second long métrage de fiction, *L'Arbre*, sélectionné en compétition officielle au Festival de Cannes 2010. Récit d'apprentissage autour d'un deuil familial, le film, tourné en Australie avec Charlotte Gainsbourg, est l'adaptation du premier roman de Judy Pascoe, *L'Arbre du père*.

Élue en 2013 présidente de la Scam (société de gestion des droits d'auteur), Bertuccelli effectue avec *La Cour de Babel* son retour au documentaire.

Synopsis

Ils s'appellent Xin, Marko, Thathsarani, Kessa, Eduardo, Youssef, Maryam... Ils viennent des quatre coins du monde et ont entre onze et quinze ans. Ils sont vingt-quatre et sont réunis dans une classe d'accueil d'étrangers non francophones d'un collège parisien. Une année durant, la réalisatrice les a suivis dans leur patient travail d'apprentissage du français, captant leurs efforts et leurs espoirs, leurs doutes et leurs plaisirs.

Fortune du film

Présenté dans plusieurs festivals français (Albi, Pau...), *La Cour de Babel* a été fort bien accueilli. Les professeurs et leurs élèves qui l'ont vu ont également réagi avec enthousiasme. Beaucoup ont été émus aux larmes... Sorti sur une combinaison de 80 copies environ, le film devrait atteindre quelque 100 000 entrées !

Zoom



Des adolescents agglutinés, soudés dans une belle unité multicolore, forment un groupe. Ils sont dix. Tous différents physiquement, d'origines et de cultures différentes, mais à égalité de jeunesse. Il y a là des garçons et des filles. Des blondes, des Noires, des Asiatiques, des bruns, une rousse... Un aplat bleu ciel sert de fond à l'affiche et met en avant la cacophonie des couleurs vives que concentre la masse des corps. À la Babel des langues évoquée par le titre répond donc une joyeuse farandole de couleurs, une heureuse union des différences.

Ces dix jeunes gens représentent un échantillon du melting-pot qui compose la classe d'accueil de *La Cour de Babel*. On les reconnaît tous à leurs traits que le dessin, certes stylisé, s'efforce de reproduire avec précision. L'auteur de l'affiche du film n'est pas un inconnu des amateurs de bande

dessinée. Il s'agit de Christophe Blain (*Le Réducteur de vitesse*, *Donjon Potron-Minet*, *Isaac le pirate...*), l'un des chefs de file de la nouvelle bande dessinée française avec Joann Sfar, David B. et Lewis Trondheim. Son coup de crayon rapide et son sens du mouvement sont ici au service d'un intérêt publicitaire censé créer un lien affectif entre les protagonistes du film et les (jeunes) spectateurs bédéphiles, sorte de trait d'union entre la salle de classe et la cour de récréation, le collégien au travail et le lecteur (adolescent) de bandes dessinées (qu'il est supposé être).

Les expressions des visages (et des yeux) ou la position des corps expriment quelque chose de leur comportement et résument le trait dominant de leur caractère. Ainsi, Xin (Chine), la timide, a le buste penché en avant et les bras recroquevillés sur elle-même; Felipe (Chili), le garçon opiniâtre, prend la pose et nous fixe intensément; Oksana (Ukraine), la discrète, entre à demi dans le cadre et s'agrange modestement à l'ensemble; Luca (Irlande du Nord), l'introverti, arbore un rictus de contrition et détourne évidemment le regard; Myriam (Lybie), la séductrice, fait au contraire ressortir ses yeux félins en regardant avantageusement de côté; Rama (Mauritanie), la joyeuse extravertie, esquisse un sourire malicieux, etc.

La composition de l'ensemble nous rappelle la traditionnelle photo de classe. Avec ses différents niveaux : le premier rang assis, le suivant debout et le dernier hissé sur des chaises où il n'y a bien souvent que des bouts de tête qui dépassent du groupe, à l'image de Yong (Chine) au sommet du triangle. Mais plus que cela, c'est la structure pyramidale elle-même qui fait sens ici. Une forme qui, avec son mélange de couleurs, de physionomies et de cultures, se veut l'expression graphique du jeu de mots compris dans le titre du film, *La Cour de Babel*. Lequel trône en haut de l'affiche, entre le nom de la cinéaste (« Un film de Julie Bertuccelli ») et le rappel commercial de ses réalisations antérieures opportunément

adressé à un public censément cultivé si l'on en croit les deux principaux partenaires du film, mentionnés au bas de l'affiche, France Inter et Arte (ce dernier étant aussi coproducteur).

Un gentil dessin pour un bel optimisme? La force du mouvement, la perspective vertigineuse, les lignes de fuite ascendantes formées par l'assemblage des corps miment sur un registre pacifié les représentations picturales du mythe de la tour de Babel (cf. Pieter Bruegel l'Ancien, Lucas Van Valckenborch, etc.). Le bleu (du) ciel et la pointe de la forme triangulaire sous le mot « Babel » ont aussi valeur de référence explicite à l'épisode biblique. Or, plutôt que d'être le symbole de la confusion des langages (en guise de châtiment divin), la « tour », ici formée par les élèves, symbolise la somme des efforts collectifs pour parvenir à un langage commun, source de compréhension partagée et d'union culturelle.

Carnet de création

« Le hasard d'une rencontre », s'amuse-t-elle... C'est après avoir connu l'enseignante de français Brigitte Cervoni, lors d'un festival de films scolaires auquel elles participent toutes deux (l'une comme jurée, l'autre avec ses élèves), que Bertucelli a l'idée de réaliser un documentaire sur une classe d'accueil. Elle pense d'abord effectuer un repérage dans différents collèges et en filmer plusieurs, mais sa visite de la classe de madame Cervoni à la rentrée 2011 bouleverse tous ses projets : « C'est rare de voir autant de pays représentés dans une même classe [vingt-deux nationalités en tout !, NDR]. Ils [les élèves] avaient des caractères et des talents très différents, très marquants. J'ai eu envie de commencer tout de suite à tourner et la productrice m'a suivie, sans financement. » De l'école primaire à la terminale, ces classes accueillent et dispensent des cours de français langue seconde à des élèves non francophones (entre 30 000 et 40 000 selon les années) qui sont ensuite intégrés dans le cursus scolaire classique.

L'âge de ces jeunes élèves étrangers intéresse particulièrement Bertucelli car, explique-t-elle, « ils ont déjà vécu de longues années dans leurs pays respectifs. Ils sont presque déjà des adultes parce qu'ils ont des responsabilités très lourdes sur les épaules. Ils sont parfois chargés de famille car ils sont souvent les seuls à parler français. Ils ne sont pas encore dans l'après-immigration ou le ras-le-bol [...]. Ils sont pleins d'espoir. »

La réalisatrice prend d'emblée le parti de ne tourner que dans l'enceinte du collège, n'autorisant l'apparition des parents que dans ce cadre privilégié. Elle fait ainsi d'eux des visiteurs un peu à la marge, davantage à l'écoute de leurs enfants (parfois traducteurs) et de l'enseignante que des adultes « donneurs de leçons ». Simple et astucieuse, cette mise en situation est révélatrice du poids des enjeux d'intégration reposant sur les frêles épaules des gamins.

Le tournage de *La Cour de Babel* s'étale sur l'année scolaire 2011-2012, à raison de deux visites en moyenne par semaine. Bertucelli travaille en étroite collaboration avec la professeur qui la prévient régulièrement de sa progression. Elle peut ainsi garder la main sur les sujets de son « scénario », anticiper les séquences, choisir les thèmes, éviter les redites, etc. Un temps est alors nécessaire pour qu'une relation de confiance s'établisse entre la « filmeuse » et les élèves. « Une caméra, ce n'est pas du tout anodin [...]. C'est sur la durée qu'ils m'ont acceptée, et m'ont laissée faire partie de leur classe. J'étais face à eux, à côté de la prof, avec ma petite chaise à roulettes, ils me voyaient bien, ils ne m'oubliaient pas. Mais il n'y a aucun regard caméra dans le film. Simplement j'étais parmi eux, avec eux. »

JULIE BERTUCCELLI

Elle décide par ailleurs de ne pas filmer les pauses, les récréations, les heures de déjeuner, créant ainsi une petite utopie, un petit univers protégé où les élèves apprennent et s'épanouissent sans heurt ni rejet des autres. *Quid de l'intégration dans l'établissement, des liens que ces adolescents ont pu nouer avec les autres collégiens, français ou non ?* « C'est compliqué de filmer dans la cour, se justifie-t-elle. Les ados ne se parlent pas. Ils écoutent leur musique. Ils se bousculent. Et ils n'ont pas envie d'être filmés devant tout le collègue qui du coup les regarde. La cour m'inspirait plus d'en haut. »

Sur le tournage de ses documentaires, Bertuccelli ne laisse le soin à personne de cadrer les images car, dit-elle, « on sait d'instinct ce qu'il faut filmer ». La méthode s'avère d'autant plus utile qu'il lui aura fallu composer avec des comportements spontanés, parfois désordonnés. « C'est difficile de faire la lumière et le point dans une classe. Les enfants se coupent la parole sans arrêt, ils bougent, ils se cachent l'un l'autre. »

Parti pris

« En filigrane, *La Cour de Babel*, sans effets démonstratifs, mais sans faux-semblants, défend une haute idée de la pédagogie et de l'école républicaine, les deux impeccablement incarnées par l'enseignante au cœur du film et de la classe : Brigitte Cervoni. [...] Un film qui dynamite les clichés et dont l'exigence formelle sert au mieux la lucidité du point de vue politique, social et humain. »

Olivier de Bruyn, *Positif*, mars 2014.

Matière à débat

Écueils et parti pris

Le dispositif paraît simple : une salle de classe, des élèves, leur professeur et une caméra. Sauf qu'ici, les « apprenants » sont tous allophones, et qu'ils n'ont qu'une connaissance embryonnaire de la langue française. La circulation de la parole promet donc d'être limitée, l'expression de chacun bridée par des craintes légitimes, repliée dans une langue maternelle protectrice. Cependant, la mission de l'enseignante – donner à apprendre – doit pouvoir coïncider avec celle de la réalisatrice – donner à voir. Charge à cette dernière d'éviter le double écueil de l'image raccourcie et de la tentation de faire des élèves des animaux savants. L'acquisition d'une langue et sa restitution requièrent du temps, de la patience, des efforts parfois pénibles. Transmettre la transmission, montrer en images l'acte d'apprendre est un geste à risques car en plus, peu cinégénique – le travail de l'écrit est notamment invisible ici alors que l'année est sanctionnée par l'examen du diplôme d'études de langue française (DELF), passé à la maison des examens à Arcueil et visible quant à lui à la fin du film.

En prenant le parti de faire de son film un huis clos utopique (ou Babel heureuse), Bertuccelli nous prive d'un hors-champ précieux qui nous aurait permis d'apprécier les bénéfiques (ou non) du beau travail accompli sous nos yeux durant une heure et demie. Certes, les récents acquis de certains élèves apparaîtront au tournant de l'année comme de fabuleux outils dans la relation de leurs parents maladroits en français avec autrui (la professeur en l'occurrence) ; mais on aurait bien voulu les voir en situation avec d'autres collégiens dans la cour de récréation que le titre du film mentionne pourtant bien. Nous ne saurons rien sur leur intégration à l'extérieur

de la classe. C'est là la seule limite du projet de Bertucelli dont le résultat tient autant du documentaire que de la fiction, entre vérité et trompe-l'œil.

Récit d'une pédagogie exaltante

Première ligne de force de *La Cour de Babel* : sa chronologie. Le film appuie sa dramaturgie sur la progression annuelle de l'enseignante, permettant ainsi au spectateur de mesurer clairement les progrès des élèves. Les plans sur l'arbre de la cour de récréation rythme le temps scolaire au fil des saisons (procédé filmique déjà utilisé par Nicolas Philibert dans *Être et avoir*, 2002). Tout commence comme une fiction, par les présentations : « Bonjour. Je m'appelle... J'habite... » Une pléiade de noms et mots étrangers constellent bientôt le tableau de la classe. La Babel du titre est énoncée. Laquelle fonctionnera à l'envers du mythe. De la confuse diversité initiale, où personne n'est en mesure ou peu de s'entendre, il faudra trouver une unité linguistique pour faire groupe, pour se comprendre. Pour que l'échange puisse se produire.

Le récit de *La Cour de Babel* s'organise autour de séances de travail d'égale intensité (pour les élèves comme pour les spectateurs). Que des moments forts, pas de temps morts. Une astuce pédagogique apparaît vite évidente – et efficace – dans la stratégie d'enseignement de madame Cervoni : faire parler les élèves de ce qu'ils connaissent le mieux, à savoir eux-mêmes. Les faire parler de ce dont ils sont riches, de ce qu'ils ont vécu, de ce qui les touche personnellement, de ce qu'ils pensent sur des sujets qui n'évitent pas toujours la polémique (la religion par exemple). Dans ces cas, l'enseignante s'attache avec métier et bienveillance à éveiller les consciences, à garder les esprits ouverts dans le cadre de limites qu'elle définit ou redéfinit (cf. la mise au point de la professeur sur le racisme). Des mots circulent alors, des idées émergent, une idée laïque et citoyenne de l'école de la République basée sur l'écoute, le respect et la tolérance s'édifie sous nos yeux.

Groupe heureux, histoires tristes

Des histoires, des anecdotes terribles se racontent aussi. Au passé souvent, comme celle du Juif Marko qui a dû quitter sa Serbie natale avec ses parents suite aux persécutions de groupes néo-nazis, ou celle de la Guinéenne Djenabou, sortie de son pays grâce à une tante pour éviter l'excision à laquelle elle était promise. D'autres dangers, des motifs économiques, un travail ou une mutation dans une ambassade justifient encore la présence de certains jeunes dans la classe.

Notre regard sur les étrangers que sont ces élèves pleins de bonne volonté se trouve alors interrogé, soumis à la question de l'altérité vécue parfois douloureusement dans une chair qui a corps sous nos yeux. Notamment quand l'une d'eux se plaint des moqueries de certains Français au sujet de son niveau de langue, quand un autre dit qu'il est à la fois « heureux et triste » d'être en France, et surtout quand l'un des éléments moteurs du groupe, la Libyenne Myriam, doit quitter le groupe après que les services français de l'immigration ont exigé de ses parents, demandeurs d'asile, d'aller vivre à Verdun... L'autre, l'étranger, a soudain un visage, loin des chiffres et statistiques « des reconduites à la frontière ».

Le rôle central de l'enseignante

Pour ces êtres de l'entre-deux – entre deux pays, deux cultures, deux langues –, le déracinement est chose douloureuse, destructrice. Face à cela, le projet commun de l'apprentissage du français est vécu comme un moyen de se reconstruire (vécu comme « une naissance », dit l'une des membres de la classe), comme l'espoir d'un futur prometteur (cf. la scène de fin sur ce qu'ils veulent devenir).

JULIE BERTUCCELLI

Or, il serait naïf de croire que le seul moteur de leur patient et courageux travail est l'horizon lointain de leur avenir, souvent perçu comme vaguement abstrait par les adolescents. C'est entre les murs de la salle de classe, dans le cadre physique des exercices sans cesse renouvelés et surtout un climat approprié – valorisant et stimulant – que les élèves trouvent le goût et la joie sincère d'apprendre et d'être ensemble. À se réinventer ensemble. Poussés en permanence à s'exprimer. Ainsi, le plaisir progressif de l'acquisition de la langue libère la parole. Les mots, de plus en plus nombreux, s'emballent. Les progrès s'avèrent probants à mesure que le groupe fusionne, fait corps autour de projets communs tels que le film sur la différence que les élèves réalisent eux-mêmes et soutiennent victorieusement lors du festival Ciné-clap à Chartres. À rebours de la Babel de la Bible, ils nous enseignent que la différence des langues et des cultures, c'est la richesse du groupe.

Sans que le film cherche à faire de ces élèves des « héros », des caractères (ou personnages) émergent évidemment peu à peu. Toujours légitimés par l'échange et un usage plus aisé de la langue, ce sont eux qui créent l'émulation, font vivre le cours ; le film s'appuie sur eux pour trouver le rythme et le ton (drôle et émouvant) de sa dramaturgie. Combien restent dans le hors-champ du silence et des difficultés ? Face à cela, la dynamique madame Cervoni apparaît parfois bien démunie. Toute sa ressource pédagogique ne peut hélas pas grand-chose contre la situation d'échec de cet élève qui, accablé de responsabilités, ne parvient pas à travailler seul chez lui pour progresser. Sont-ce là les limites d'un système pourtant doté d'une structure d'accueil sérieuse et d'une enseignante remarquable à qui il convient de rendre hommage ? Cheville ouvrière du dispositif filmique, la chaleureuse madame Cervoni, d'abord invisible (audible seulement), sort peu à peu du hors-champ où le film l'a tenue initialement pour occuper l'espace, reprendre peu à peu la place qui est la sienne au centre de son propre dispositif et ainsi montrer la valeur de son travail. Le film nous en tisse aussi en filigrane un beau portrait.



Envoi

Être et avoir (2002) de Nicolas Philibert. Pendant dix semaines réparties entre décembre 2000 et juin 2001, le réalisateur a filmé les élèves d'une classe unique située en plein cœur de l'Auvergne. Un regard attendri et attentif sur les rouages de la transmission.